



CHAPITRE I

PRENDRE LA PLUME

De nos jours, à Bellécorce...



Assis sur son fauteuil Voltaire tapissé de broderies, Archibald Renard s'interrogeait sur la façon dont il allait commencer son histoire. Son dimanche était déjà bien avancé. Pourtant, sur le bois noueux du secrétaire, les feuilles de papier restaient désespérément vierges. En sentant le parfum de la tarte aux fraises et à la rhubarbe qui dorait au four en libérant ses arômes caramélisés, ses babines se gorgèrent de salive. Rien à faire ! Jamais l'écrivain en herbe n'arriverait à aligner plus que ces quelques lignes déjà écrites avec une telle faim !

— Ah, cher papi Cornélius... Je me demande si tu aurais apposé ton sceau sur les timides pages de ton

renardeau, soupira-t-il en détaillant le portrait de son ancêtre, suspendu au-dessus de la bibliothèque.

L'histoire qu'Archibald s'apprêtait à écrire n'était pas comme les autres. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'il s'était décidé à prendre la plume. Quelques semaines plus tôt, à la naissance de l'été, le libraire avait quitté Bellécorce et son confort pour aider son ami Ferdinand, atteint de la maladie de l'Oublie-tout, à retrouver le livre de ses mémoires, qu'il avait vendu sans noter le nom de l'acquéreur. Sur les sentiers parfumés de la forêt, le renard et la taupe avaient traversé des paysages magnifiques et croisé la route d'animaux exceptionnels qui étaient devenus leurs amis, et qui avaient tous aidé Ferdinand à aller au bout de son aventure. Dans cette formidable épopée, la taupe avait retrouvé bien plus qu'un souvenir : son petit garçon devenu grand, Rousseau Taupe, qui prenait désormais soin de lui dans leur jolie maison à l'orée des bois de Bellécorce, là où la forêt s'éclaircissait pour laisser place à des prairies luxuriantes. Maude n'était plus là, mais elle était dans chacun des goûters qu'ils prenaient ensemble et dans chacune des errances de Ferdinand, les rêves endormis comme les éveillés, telle une pincée de sucre sur les fraises du souvenir que le temps dévorait toujours trop vite.

— Eh bien, je crois que ce n'est pas aujourd'hui que je vais arriver à écrire le récit de notre voyage, Ferdinand, murmura le renard en refermant la bouteille d'encre et en s'emparant du daguerréotype où son compagnon posait avec son fils. J'aimerais pourtant tellement vous faire honneur, à vous et votre chère Maude... Mais j'entends déjà mon père dire : « Comment peux-tu songer à écrire un livre ? Tu n'es pas écrivain, tu es le libraire de Bellécorce, et c'est à toi que j'ai confié notre noble charge. Si jamais tu penses que quelqu'un va s'intéresser au livre d'un commerçant, tu te trompes lourdement ! »
Tiens... s'interrompit-il en entendant frapper à la porte.



La boutique, que chacun connaissait sous le nom de *Librairie de Bellécorce*, ouvrait ses portes chaque jour de la semaine pour le plus grand plaisir des rats de bibliothèque, mais aussi des souris, grenouilles, biches, sangliers, juments, blaireaux et autres putois bibliophiles. Elle fermait cependant chaque dimanche pour qu'Archibald puisse aller faire ses courses, s'aérer

l'esprit et s'adonner à la lecture des ouvrages réceptionnés pendant la semaine. Il était très rare qu'un animal vienne cogner aux carreaux de l'échoppe un dimanche. Mais qui était Archibald pour se moquer des envies de lecture impromptues ?

– J'arrive, j'arrive ! lança-t-il à l'animal qui s'impatientait et qui toquait plus fort encore. Me voilà, désolé de vous avoir fait attendre. Bien le bonjour, monsieur... Monsieur ? Il y a quelqu'un ?

Si l'animal en question n'était pas assez grand pour atteindre le fenestron de bois où le renard passait presque tout le museau, sa petite voix tremblotante et le vacarme du bazar remuant dans sa coquille de noix ne laissaient aucun doute quant à son identité.

– Je ne sais plus vraiment où l'on est, ce que nous faisons ici, ni à qui appartient cette gueule toute pleine de crocs, mais je dois avouer qu'à l'intérieur de votre maison, ça sent drôlement bon la tarte aux fraises et à la rhubarbe, avec une pincée de cannelle et... Non, non... continua-t-il en reniflant l'atmosphère, deux pincées de cannelle, une noix de beurre et... une pointe de sel ?

– Vous avez tout bon, Ferdinand ! Pomme alors, quel plaisir de vous retrouver, mon ami !

Devant la porte des grands animaux, deux taupes avaient revêtu leurs habits du dimanche – vestons brodés à leurs initiales et nœuds papillon –, attendant d’être invitées à entrer. Si l’une se tenait droite et fière dans son complet aux motifs à carreaux entrecroisés, l’autre était courbée sur sa canne, le museau en l’air, à s’enivrer des délicieux effluves qui s’échappaient du four. Ni une ni deux, Archibald décrocha la chaînette dorée et ouvrit le verrou pour se jeter dans les bras de Ferdinand. Parce que ses souvenirs étaient confus, celui-ci haussait gentiment les épaules, les pattes en l’air dans les bras de son ami, tout en jetant des regards à son fils comme pour lui dire : « Je ne sais plus vraiment qui c’est, mais de toute façon, j’adore les câlins, alors... » Le renard, lui, rayonnait. Que ses amis lui avaient manqué !

– La truffe dans mes écrits, j’avais complètement oublié que nous devons nous retrouver à l’heure du thé ! Quelle tête de linotte !

– Vous savez, la mémoire, c’est comme tout : ça s’entretient, intervint Ferdinand Taupe avec sérieux en le tapotant du coude. S’entraîner à retenir le nom des gens que l’on croise est un très bon exercice. D’ailleurs, ne vous en offusquez pas, cher ami, mais... qui êtes-vous ?